

Les privilèges de la lecture

L'indéniable talent de Francine D'Amour

Francine D'Amour, *Les Jardins de l'enfer*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 193 p.

Aurélien Boivin

Number 79, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44741ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (1990). Review of [Les privilèges de la lecture : l'indéniable talent de Francine D'Amour / Francine D'Amour, *Les Jardins de l'enfer*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 193 p.] *Québec français*, (79), 87–87.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE

L'indéniable talent de Francine D'Amour

Aurélien BOIVIN

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'on ne reste pas indifférent à la lecture du deuxième roman de Francine D'Amour, *les Jardins de l'enfer*¹.

L'élément autobiographique n'est pas absent de ce roman dont l'intrigue se déroule en partie à Montréal, en partie aux Îles Galapagos, archipel que visitait le père, dans le premier roman, *les Dimanches sont mortels*, et qu'a aussi visité Francine D'Amour, en 1982 ou 1983, ainsi qu'elle nous l'a avoué. Elle a rapporté de ces lieux, baptisés par Darwin « les jardins de l'enfer », des visions paradisiaques et des souvenirs dans lesquels elle a puisé pour construire son riche imaginaire.

La structure du roman est intéressante, attrayante, envoûtante même puisque l'auteure a recours à une pluralité de voix narratives, à trois voix précisément qui alternent d'un chapitre à l'autre. D'abord, il y a celle de Gabriel Langevin, jeune Montréalais, — il vient d'avoir trente ans, — aux prises avec la difficulté des mots et de l'écriture, comme bien d'autres héros de roman québécois contemporain. Pensons, entre autres, au narrateur du dernier roman de Jacques Poulin, *Un vieux Chagrin*, auquel se réfère d'ailleurs Francine D'Amour, en entrevue. Au couple que l'ex-professeur avait accueilli dans sa maison à Montréal mais qu'il a abandonné, incapable de supporter plus longtemps leur paresse de lézards et leur (trop) grande dépendance vis-à-vis des autres, leur cédant, sans aucun regret, dans un complet détachement, tous ses biens, il envoie d'abord un message enregistré, puis des lettres dans lesquelles il expose sa profonde souffrance qui se transforme, petit à petit, à mesure que progresse le récit et que s'effacent ses souvenirs, pour s'apaiser complètement dans l'oubli et... la fossilisation. Cet état final est prévu, dès le début du roman, et un peu partout, par la suite, si on en juge par les courts passages suivants : « [...]

m'entendre sur un bloc de lave... » (p. 12-13); « Encore un peu et il ne restera de moi qu'une coulée de basalte sur l'océan. Ou encore « [...] je tomberai en chute libre jusqu'au centre de la terre où mon corps s'unira à la matière en fusion » (p. 78).

Francine D'Amour, par l'entremise de Gabriel, évoque les difficultés de l'œuvre qui s'écrit, car, de préciser souvent le héros, il n'est pas facile de se dire : « Je m'efforce de parler d'une voix claire et posée. Cela m'est difficile parce que j'ai la gorge nouée. J'étouffe. Parfois, je bute sur mot dangereux. À l'évidence, je ne suis pas un beau parleur » (p.9). Point étonnant que Gabriel, traumatisé par le voyant lumineux de sa machine, efface constamment son message, appuyant sur la touche *rewind* pour enregistrer à nouveau son message et pour tenter de communiquer avec l'extérieur. L'écrivain est un être profondément troublé, qui a souvent besoin de contacts avec les autres. Gabriel le sait, qui se sent plus à l'aise quand il prend la plume, depuis l'Équateur, pour faire entendre son cri de détresse. Une détresse sans enchantement !

Un narrateur omniscient, extra-diégétique, est chargé de nous révéler la vie du couple resté à Montréal et que Gabriel a abandonné, en dépit du profond amour qui l'attachait à Marianne et à Alexis, et surtout, en dépit de l'attache-

ment profond que lui, le « Bien Aimé », avait pour sa chatte Aurore. Il en est ainsi de l'écrivain qui doit tout quitter pour écrire. De ce couple, on sait presque tout, et de leur origine, et de leur comportement sauvage, et de leur extrême dépendance vis-à-vis des autres, et de leur environnement dans lequel ils se laissent happer par la vie. Un peu comme des sangsues, des parasites. Sans aucun scrupule. Incapables de survivre seuls au départ de leur maître, ils choisissent un substitut, contrairement à Aurore, qui décide, elle, de quitter la maison. Ce couple représente, à n'en pas douter, la difficulté de vivre des jeunes d'ici et d'ailleurs, désabusés, confrontés à un monde qui leur échappe complètement parce qu'ils s'y sentent souvent de trop.

La troisième voix narrative apparaît à la fin du roman : c'est celle d'une montagne nouvellement éclose dans l'océan, ajoutant à l'archipel des Galapagos, dans laquelle Gabriel va se perdre à jamais. Définitivement, comme il l'avait annoncé à quelques reprises, au cours de son récit. Après avoir fui Marianne et Alexis, Gabriel, qui a sombré dans la folie, en quelque sorte, est « avalé par le paysage ». Il s'abandonne complètement, prisonnier de son île de roc : « [...] je ne connaîtrai jamais le dernier épisode puisque, tel un personnage secondaire ou un figurant devenant inutile, j'ai quitté la scène dès que j'ai compris que mon rôle était terminé » (p. 8).

L'intrigue est ténue mais elle est racontée avec délicatesse et finesse, dans une langue agréable qui séduit à plus d'un endroit. *Les Dimanches sont mortels* n'étaient pas un incident de parcours. Francine D'Amour sait écrire. Son deuxième roman, *les Jardins de l'enfer*, est fascinant, malgré quelques longueurs et, surtout, des fautes typographiques qu'une lecture attentive eût permis de corriger ●

1. *Les Jardins de l'enfer*, Montréal, VLB éditeur, 1990, 193 p.



Photo: José Lambert